

Gustave restait sur le seuil, indécis et tremblant. "Jamais je n'aurai le courage d'avancer," se disait-il. Mais, près de son oreille, il crut entendre une voix railleuse qui disait : "Poulet, pauvre Poulet !" et il partit comme un trait. Ses pieds criaient sur la neige. Il s'arrêta frémissant ; le silence lui paraissait plus effrayant encore, il reprit sa course. Là bas, de cette encoignure profonde, quelqu'un va surgir sans doute ! Et cette masse noire, qu'est-ce donc ? Ah ! seulement un tas de bois. Il se rassure, mais un frémissement des arbres lui procure une nouvelle épouvante.

Il avance cependant, et jamais le chemin ne lui a paru si long. Tout à coup, il pousse un cri étouffé. Une ombre immense s'étend sur la neige. Est-ce un géant, grand Dieu ? Mais non, c'est l'homme de neige et Jean est là, sans doute. Justement onze heures sonnent à la tour. Ce brave Jean, ce cher Jean ! et Gustave se sent tout rassuré et attend.

Mais Jean ne paraît point. Les secondes, les minutes se passent, il ne vient pas. Aurait-il oublié ? Ne se serait-il pas réveillé ? Gustave frissonna à nouveau de froid et de peur, et tout à coup cette pensée lui vint : "Maman ! papa ! S'ils ont vu que j'étais parti, ils sont très inquiets, sans doute. J'ai été bien méchant de m'enfuir ainsi. Je n'aurais jamais dû écouter ce vilain Jean qui s'est moqué de moi..." et le voilà qui retourne sur ses pas, longeant les maisons, tendant l'oreille, serrant son manteau contre lui.

Il passait près de l'église, quand un bruit singulier l'arrêta : c'était comme le grincement continu d'une clef dans une serrure. Le son venait, ou semblait venir de la maison du curé, qui suivait l'église dans la direction de la demeure de Gustave. Le premier mouvement de celui-ci fut de s'enfuir ; mais, pour s'enfuir, il fallait ou passer devant le presbytère, ou traverser la rue et se réfugier dans l'ombre de l'autre rangée de maisons. Les deux alternatives semblaient dangereuses. Aussi Gustave, tout en tremblant, se décida-t-il à s'avancer jusqu'au dernier contrefort de l'église, afin de s'assurer de la nature du péril. Allongant prudemment la tête il regarda, et ses yeux, habitués à l'obscurité, reconnurent deux ombres qui s'agitaient devant la porte du presbytère. Le pauvre enfant retint à grand-peine un cri d'effroi et faillit se trouver mal, quand il entendit une voix profonde qui disait, très bas :

"Sacré serrure ! pas un de mes passe-partout ne peut l'ouvrir. Faut la faire sauter.

— Dans ce cas, dépêche-toi, car tu sais qu'il y a encore le verrou, répondit une autre voix.

— Je le sais bien, parbleu ! reprit le premier. Il y en a même deux. Faut-il qu'il en ait des écus, le vieux, pour se barricader ainsi.

— S'il en a maintenant, dit le second voleur, espérons que ce n'est plus pour longtemps, et que son affaire va être réglée."

Gustave était tout pâle. Il s'agissait donc de voler, peut-être de tuer ce cher curé qui aimait tant les petits, qu'il protégeait toujours contre les grands ! Non, ce n'était pas possible. Lui, Gustave, s'y opposerait, et sauverait son ami et ferait prendre les deux brigands. Oui, mais comment ? S'il courait à la maison réveiller ses parents, on arriverait peut-être trop tard. La gendarmerie était plus loin encore, au bout du village. Les limes et les scies travaillaient. Bientôt la porte serait ouverte, et alors ! Tout à coup Gustave eut une idée : Si je montais dans le clocher, si je sonnais la cloche, tout le village serait réveillé et les brigands s'enfuiraient !

Gustave réfléchit deux secondes, le temps de se rappeler qu'une certaine petite porte qu'il connaissait bien, et par laquelle il était souvent monté avec son oncle, le sacristain, restait toujours ouverte. L'escalier, il le connaissait à fond, et ne craignait pas d'y trébucher seulement.

"Allons y donc !" se dit bravement le petit garçon.

Mais, au moment de quitter sa cachette, toutes ses terreurs lui revinrent : "Si les voleurs m'entendaient marcher sur la neige ? S'ils me prenaient et me tuaient ? Et ce clocher, il est plein de chauves-souris," et les jambes de Gustave se dérobaient sous lui.

"Poulet, Poulet, entendit-il tout à coup, pense à ce bon curé qu'il faut sauver !" et l'enfant, rasant les murs de l'église, se trouva bientôt dans la tour.

Cinq minutes après, un son étrange, faible d'abord et hésitant, retentit du haut des airs. Puis ce fut un grand coup de cloche, résolu, puis un autre, puis un troisième, enfin une envolée de notes claires. Les voleurs, qui venaient de forcer la porte du presbytère et entraient dans le corridor, s'arrêtèrent, épouvantés. Voyant les fenêtres s'allumer partout, ils s'enfuirent avec des imprécations, en abandonnant les instruments dont ils étaient munis.

Cependant la rue se remplit de villageois. On s'interroge, on s'interpelle, on s'exclame, on demande où est le feu, quel sinistre met en branle le tocsin d'alarme. Personne ne peut répondre, personne n'y comprend rien, et au milieu de la foule, les parents de Gustave, qui ont découvert le lit vide de leur fils, se désespèrent et réclament à chacun leur enfant. Dans l'intervalle, la cloche s'est tue. Enfin, le curé, accouru avec les autres, demande quelqu'un pour monter avec lui dans la tour. Et là-haut, sous la cloche, on relève le petit corps de Gustave, évanoui de fatigue et d'émotion. Ce n'est rien, heureusement. Couché dans le meilleur lit du presbytère et ranimé de diverses manières, le pauvre petit héros reprend bientôt connaissance. Il raconte naïvement ce qui s'est passé, en attendant de son mieux la trahison de Jean. La porte forcée, et la boîte d'outils, laissés par les malfaiteurs, prouvent la vérité de ce récit, et le bon curé embrasse son petit ami en l'appelant son sauveur.

Le mot était juste, car les voleurs, découverts quelques jours après, grâce aux indices qu'ils avaient laissés, avouèrent qu'ils avaient eu l'intention de tuer le curé pour s'emparer de son argent.

"Ah ! les pauvres fous ! dit le bon homme de prêtre. Ils n'auraient

trouvé que ma soutane et mon bréviaire, dont ils auraient été fort embarrassés."

Quand Gustave, remis de ses émotions, reparut à l'école, ses camarades lui firent une ovation, qui n'était que l'amende honorable de leurs anciennes persécutions. Mais Jean, la conscience bourrelée, se tenait à l'écart d'un air lamentable qui seyait mal à sa mine fûtée. Gustave courut à lui, lui tendit la main, ce qui donna à Jean l'occasion de se moucher brayamment en murmurant : "Pardonne-moi mon mauvais tour, mon pauvre Poulet... Ah ! non, c'est mon brave que je veux dire, car tu es un brave. Me voilà devenu le Poulet, à mon tour, et c'est moi qui pleure comme une fille !"

CÉCILE SEGAND.

PAS DE CHANCE

Il faut que je vous conte la petite mésaventure dont je viens d'être victime et qui prouve bien qu'il n'y a pas de bonheur en ce bas monde.

Longtemps mon affreux coiffeur s'était payé ma tête. J'en avais assez. Je lui exprimai le dégoût que j'avais de sa personne et de ses discours et je sortis dans la rue en sifflant un air de pêche.

— Oh ! m'écriai-je, trouver un coiffeur qui ne parle pas, être rasé par lui et mourir après !

Je n'avais pas plutôt prononcé ces paroles qu'une idée pétilla, crépita et lança sa flamme claire. J'avais vu jouer au théâtre de Montmartre un drame intitulé *Lazare le Père*, drame dans lequel un personnage contre-fait le muet pendant cinq actes palpitants d'intérêt.

Pourquoi ne ferais-je pas de même ?

J'entrai dans un café, je demandai un bock et de quoi écrire, puis je confectionnai une pancarte ainsi conçue : "Je suis sourd et muet. Cheveux et barbe. *Shampooing*." Et je me précipitai chez un coiffeur inconnu.

L'homme de l'art me présenta une chaise et, comme je lui tendais ma pancarte, sa figure eut un éclair de joie. Il prit un crayon et griffonna quelques mots au bas de ma prose.

Plein d'épouvante je lus : "Sourd et muet ! Quelle chance, moi aussi ! Nous allons donc pouvoir causer."

WILLY.

IL N'AIMAIT PAS LES MÉCHANTS

Louis.—Je ne veux plus jouer avec le petit Joseph, il est vraiment trop méchant.

La maman.—Ah ! Et qu'est-ce qu'il t'a donc fait, mon pauvre enfant ?

Louis.—Il riait comme un bossu parce qu'un autre petit garçon faisait tourner notre pauvre vieux chat par la queue.

La maman.—C'est très mal, très mal, et quel était ce petit garçon qui faisait tourner le chat ?

Louis.—Moi, maman !

CHACUN SA MAROTTE

La femme (à son mari qui est professeur de sciences).—Allons, je crois bien que tu n'as pas compris un seul mot de ce que je t'ai dit et voilà une demi-heure que je parle.

Le mari (absorbé).—Qui le croirait ? Tu es aussi fraîche que quand tu as commencé à parler.

TOUJOURS PLUS CHÈRE

Elle.—Mon cher Georges, te suis-je toujours aussi chère que lorsque tu m'as épousée ?

Lui.—Grand Dieu, oui ! Et beaucoup plus encore. J'ai dépensé plus de \$150 cette année rien que pour tes chapeaux.

DEVINETTE



—Le cordonnier qui m'avait promis mes chaussures pour ce matin et il faut que je prenne le train dans un quart d'heure. Où est-il ?